

M. F. X. ARCHAMBAULT

Un des membres du barreau les plus en vue, M. F. X. Archambault, C. R., de Montréal, vient de mourir.

M. F. X. Archambault naquit à Sainte-Thérèse de Blainville, comté de Terrebonne. Son père, M. J. B. Archambault, était menuisier-charpentier dans cette localité.

Le défunt avait commencé ses études classiques au séminaire de cette paroisse.

Après avoir terminé sa classe de méthode, il entra dans l'étude de son frère, Cyrille Archambault, qui occupait une excellente position dans le barreau de Montréal.

En 1863, il fut admis à la pratique du droit et entra comme associé dans le bureau de son frère.

M. F. X. Archambault a formé successivement partie des sociétés légales suivantes : Jetté et Archambault ; Archambault et de Salaberry ; Archambault et Alphonse David ; Archambault et St-Louis ; Archambault et Pélissier.

Depuis 1891 il pratiquait seul.

En 1878, M. Archambault avait été choisi comme porte-drapeau du parti libéral, contre M. Coursol, dans Montréal, mais le sort des armes ne lui a pas été favorable.

Il a été plus heureux dans le comté de Vaudreuil, où, en 1885, il était élu député à la Chambre législative.

Il avait appartenu au parti libéral jusqu'en 1883.

Il a été assez longtemps maire de Dorionville, comté de Vaudreuil.

M. F. X. Archambault avait été le principal avocat dans le procès célèbre de Sénécal-Laurier, au sujet d'un article fameux intitulé : "La cave des Quarante voleurs"

En avril 1864, M. Archambault avait épousé Mlle Octavie St-Louis.

Il laisse une nombreuse famille.



M. F. X. ARCHAMBAULT, C. R., DÉCÉDÉ

vétements sont plus à la mode du jour, c'est pourquoi il a ses grandes et petites entrées partout.

On ne s'en défie pas, pourquoi le craindrait-on ? Depuis notre naissance, nous avons marché côte à côte avec lui, et nous ne nous sommes pas aperçus qu'il empiétait parfois sur les droits de la justice et sur ceux de l'amour que nous devons à nos semblables.

* *

L'orgueil, on ne le souffrirait pas, il est péché capital et il nous apparaît hideux et tout difforme, mais, dès qu'il change de nom, nous lui permettons de régner sur nos cœurs et de paralyser nos aspirations les plus généreuses.

On le trouve partout, dans ce qui est bon comme dans ce qui est mauvais, et c'est lui qui diminue le mérite de presque toutes nos bonnes actions ; en effet, à quoi servirait de faire le bien s'il ne devait nous en revenir quelque gloire et si notre renommée ne s'en trouvait mieux assise ?... C'est ce que nous dit notre égoïsme et c'est ce que nous écoutons si complaisamment.

C'est ce qui remplace cette maxime chrétienne : "Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite," de laquelle nous tenons aucun compte. Au contraire, loin de profiter de cet enseignement, nous ne sommes satisfaits que lorsque tout le monde connaît notre générosité, notre dévouement, etc.

Il faut du bruit autour de toute œuvre louable, sans cela, son succès est douteux et une entreprise n'est bien patronisée qu'à la condition que les zélés seront connus des flatteries de la foule.

Il semble que je suis sévère pour une imperfection qui se fait souvent l'instigatrice d'actes charitables et qui donne l'idée du bien ; en effet dans ce cas, on peut user d'indulgence malgré que comme je l'ai dit, elle diminue tout mérite, mais, lorsqu'elle nous pousse à mille injustices, à la médisance et à la colonnie, est-ce qu'alors on peut la traiter avec trop de rigueur ? Oh, non !... le malheur, c'est, qu'on ne s'aperçoit pas que ce défaut est ce qui nous dirige en tout. Il préside au choix de nos amis, il les lui faut tels, que notre liaison avec eux nous honore ; c'est lui qui nous prête les deux balances avec lesquelles nous pesons les actions d'autrui et les nôtres ; c'est encore lui qui nous empêche de pardonner une offense dont nous nous sommes souvent reudus coupables.

Si quelqu'un vous accuse d'indiscrétion et si vous apprenez que lui-même n'a pas su garder le

secret qu'il vous a confié, vous pouvez sans crainte, ajouter cela encore au crédit de cet ennemi commun, qu'il est urgent de combattre et de vaincre.

Pour cela, point n'est besoin de chercher l'adversaire au loin, puisque tous, nous l'avons dans nos murs... Allons, lecteurs, soyons braves au combat, nous avons de bonnes armes. Est-ce que nous ne pouvons pas aimer nos amis, un peu pour eux-mêmes ; est-ce qu'il n'est pas facile de regarder notre passé et de comparer notre conduite avec celle du prochain, avant de la condamner ?

Croyez bien, amis, que si nous agissions ainsi, l'amertume de nos cœurs serait diminuée et l'accomplissement du précepte : "Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît vous-mêmes," nous deviendrait bien plus facile.

PEDRO.

FÊTE-DIEU A LA CAMPAGNE

Les croyances enfantines saintement cultivées dans mon cœur [se réveillent tout à coup, et rien n'est plus doux pour moi que de décrire les réjouissances par lesquelles, au village, on célèbre cette fête chérie, si douce et si belle pour tous les chrétiens.

Sur les marches du temple les fidèles se pressent ; les toilettes printanières miroitent au soleil, les fleurs et les rubans s'agitent, les jupes balayent la poussière de leurs grands plis flottants.

Après la messe, monsieur le curé ayant fait un signe, aussitôt quatre ou cinq enfants de chœur se précipitent vers la sacristie ; c'est le plus petit qui arrive le premier et qui, à la tête des hommes, a l'honneur de porter la croix processionnelle dont le long manche est de bois, avec un Christ tout petit.

Une belle jeune fille, la plus jolie de la paroisse, est priée de porter la bannière de la Sainte-Vierge dont deux gentilles fillettes ont saisi les rubans. Elles ont pris les devants : aux rayons du soleil la belle bannière neuve fait scintiller ses broderies. Puis viennent les enfants de Marie et le reste de la troupe fidèle.

Les vieillards sont édifiants, soit qu'ils marchent le front calme, encore droits, soit qu'ils s'en aillent pesamment appuyés sur leur bâton de vieillesse.

Au son de la cloche qui marque presque le pas, nous suivons un beau chemin bien balisé, à peu près couvert de pavillons et de banderolles, ombragé par des épinettes touffues, et la brise par bouffées nous apporte un parfum délicieux. Chaque buisson, chaque fleur est un encensoir ; de chaque fourré jaillit une note qui se mêle aux champs des choristes, et dans les nids de mousse on voit les petits oiseaux, un peu effarouchés, qui semblent, eux aussi, vouloir prendre leur part de la bénédiction du prêtre !

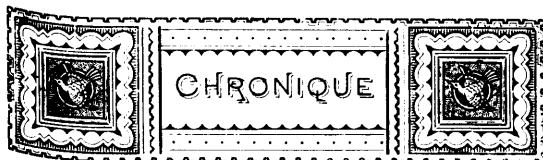
Enfin, nous voici au reposoir. Sur un autel élevé de trois marches, s'étale une nappe d'une blancheur immaculée ; la croix, de fer ouvré, émerge littéralement d'une montagne de fleurs ; dans un vase de cristal rempli d'eau bénite trempe une branche de sapin ; les chandeliers d'argent étincellent comme des pierreries, une vague arôme d'encens se promène dans l'air, le ciel bleu nous environne et notre âme s'élance dans des espaces célestes et se perd dans l'infini...

C'est fini... déjà... Le carillon joyeux semble se rapprocher et nous engager à presser le pas.

Le chœur chante avec tout l'entrain de la foi ; le chant sacré, commencé sous le ciel libre, s'achève sous la voûte de pierre.

Beaucoup emportent un souvenir inaltérable de cette fête sans pareille. Il suffit d'une de ces heures émue, de foi confiante et d'espoir serein pour qu'une âme fasse des provisions de force pour le terre à terre de la vie.

Fauville



A COMBATTRE



'EST un bien petit défaut que d'être égoïste, puisque chacun le garde en soi, et le laisse y prendre ses ébats et se développer plus ou moins. On dirait même que la majorité des humains en a fait son favori ; on le dorlotte à plaisir, on le choye à qui mieux mieux, on va jusqu'à lui faire de réels sacrifices.

Y a-t-il quelque chose de surprenant à cela ? Certes non, c'est tout naturel. Comme l'homme naît avec la tache originelle, il apporte aussi avec lui le germe de l'égoïsme, et ce germe, hélas ! n'a pas besoin de soins pour croître et pousser de longues racines, il suffit de lui laisser pleine liberté pour qu'il porte bientôt son fruit : "L'amour excessif du moi."

Celui qui nous a légué le proverbe : "Charité bien ordonnée commence par soi-même," savait bien qu'il employait un langage à la portée de tous et que chacun en ferait son profit, mais, ce qu'il ne croyait pas peut-être, c'est qu'en mettant son conseil en pratique, l'on oublierait la pensée qui fait suite et que l'on se contenterait de recommencer par "soi" avant que le prochain ait eu sa part des bienfaits de la charité... Et toujours ainsi.

* *

L'égoïsme, fils aîné de l'orgueil, est tout le portrait de son père, mais on le croit moins dangereux parce qu'il est plus jeune et puis... ses